

Parcours thématique : l'image (clemi)

Source (2015) : <http://www.clemi.org/fr/centre-de-documentation/documentation-et-education-aux-medias/>

Les éditions Actes Sud Junior publient « Prises de vues » écrit conjointement par David GROISON, rédacteur en chef du mensuel *Phosphore* et Pierangélique SCHOULER, iconographe de presse. Comme l'indique le sous-titre « Décrypter la photo d'actu », l'objectif de l'ouvrage est d'analyser des photographies de presse à l'attention d'un public jeune (dès 12 ans précise l'éditeur). Pour ce faire les auteurs ont rassemblé un corpus de photographies récentes illustrant l'actualité internationale, certaines très connues, d'autres moins, mais toutes significatives. Ainsi, au fil des 44 clichés analysés, les différentes notions de la grammaire de l'image sont introduites de manière très concrète : angle, cadre, plans, lignes de force, circulation des sujets dans l'image, etc. autant de notions qui permettent d'appréhender l'impact et la qualité d'une image d'actualité, mais aussi de la mettre à distance lorsque ce qui est montré est difficile à soutenir. Les commentaires des deux auteurs sont à la fois sobres et efficaces, dégageant à chaque fois ce qui donne un caractère unique à la photographie. L'interprétation de l'image, avec sa part éventuelle de subjectivité (il vaudrait mieux dire sensibilité) n'intervient qu'après une lecture rigoureuse des procédés mis en œuvre. Pour prolonger cette approche, des entretiens passionnants avec certains des photographes auteurs des clichés présentés permettent de restituer le contexte précis de la photo, et de saisir le processus conscient ou inconscient de fabrication de l'image. Ces entretiens éclairent également le rapport spécifique que les photojournalistes entretiennent avec la réalité, transformée grâce à eux en actualité.

Comment vous est venue l'idée de ce livre et à qui s'adresse-t-il en premier ?

David : Dans un monde bombardé d'images qui vont vite, qui choquent, étonnent, bouleversent, je crois que la force du livre et de la presse écrite, sera d'offrir un espace pour « se poser ». Les jeunes le formulent d'ailleurs comme cela. Nous avons donc voulu un livre pour « se poser », pour réfléchir à partir de photos d'actu, au flux d'images qui chaque jour nous happe.

Pierangélique : Nous nous sommes dit qu'il était intéressant de se mettre des deux côtés. Du côté de l'émetteur, en demandant aux photographes de nous confier les coulisses de leur prise de vue. Comment ont-ils réussi à obtenir cette image ? Etaient-ils pleinement en contrôle ? Et du côté des récepteurs, des lecteurs. Comment recevons-nous cette image ? L'idée était alors de fournir, mine de rien, une boîte à outils pour décoder les images. Ici utilisés pour décoder les photos d'actu, mais qui marcheront aussi pour décrypter en classe ou tout seul des affiches électorales, des reportages du journal télévisé, des expos photos comme des documentaires sur grand écran.

David : Nous avons voulu un livre qui ne parte pas des « règles » de la photo, mais des photos elles-mêmes. Un livre qui donne à voir, à ressentir, d'abord. Et qui permette ensuite de s'interroger, de mettre des mots sur l'expérience que l'on vient de vivre en regardant la photo. Nous croyons beaucoup à la pédagogie par l'expérience...

Quels ont été les critères de sélection des photographies ? Y a-t-il eu des hésitations, des choix difficiles ? Lesquels ?

Pierangélique : En travaillant dans différents quotidiens et magazines, je vois chaque jour passer des centaines de photos. Le corpus, c'est celui là : la photo d'actu. Ma formation en histoire de l'art m'a aussi donné une grille de lecture de l'image, une attention aux lignes de fuite, au sens de circulation dans l'image, au cadre, etc. C'est à partir de ce corpus et des « règles de grammaire » de l'image, que nous avons retenu les photos. Des images fortes, dans l'actu, mais qui garderont un sens dans quelques mois, quand la situation ici ou là sera différente.

David : Il y a bien sûr eu beaucoup de choix difficiles. Plusieurs photos magnifiques, mais qui illustrent toutes le même sujet. C'est le cas sur le contre champs, par exemple. Nous avons choisi des femmes irakiennes, dont les yeux effarés, les mains devant la bouche, la posture, disent clairement qu'elles sont face à une scène terrible d'attentat. Nous en avons beaucoup d'autres, face au tsunami

japonais, aux attentats de Madrid ou Londres...L'idée n'était pas de multiplier les exemples, mais de choisir une photo suffisamment claire et explicite pour incarner un propos et guider le lecteur dans sa réflexion sur la composition de l'image.

Quelles évolutions constatez-vous dans la photographie de presse ?

David : Ce que l'on voit bien dans le livre, en filigrane, c'est que coexistent désormais beaucoup de façons de travailler différentes. Comme nous avons tous des appareils photos sur nous, chaque événement est désormais documenté. Il existe des images du tsunami japonais où la vague semble littéralement éclater sur nous. Mais comme en réaction, existent aussi des travaux au long cours, plus sensible, qui permettent de raconter une histoire plus longue. Ce n'est pas pour rien que le photographe Olivier LABAN nous confie avoir quitter l'AFP après avoir travaillé sur le tremblement de terre à Haïti. Il ne voulait pas, ne pouvait pas passer à un autre sujet, aller couvrir une autre catastrophe ou un autre conflit. Il avait besoin de plus de temps, pour voir comment désormais ces gens-là vivent. C'est un choix difficile pour beaucoup de photographes qui ont du mal à financer leurs projets. Mais indispensable pour que nous puissions comprendre le monde.

Comment avez-vous travaillé ensemble ? Comment avez-vous conjugué vos regards propres, vos pratiques professionnelles et personnelles par rapport à l'image ?

Pierangélique : David est confronté quotidiennement au questionnement des adolescents et des jeunes adultes. En allant dans les classes pour parler de son métier de journaliste, il a pu se rendre compte du type de questions que se posent les jeunes sur son métier et sur celui de photographe. Il a alors su devenir leur porte-parole en interrogeant les photographes, en posant des questions « à hauteur d'ado ».

David : De son côté, Pierangélique a apporté son regard de professionnelle de l'image. Elle est iconographe free-lance pour de nombreux journaux. Elle cherche des photos, commande des sujets aux photographes. Elle ne lit d'ailleurs pas journaux comme moi : elle les tourne sur le côté, pour regarder les « crédits » sur le bord de la photo. Qui a fait l'image, où, quand ? Elle lit les images, avant les articles... C'est elle qui a su partir de chaque image pour nous donner les règles de lecture qui nous influencent, à notre insu.

Pierangélique SCHOULER pourrait-elle nous parler de son travail : « iconographe de presse », concrètement qu'est-ce que cela recouvre ?

Pierangélique : Etre iconographe, c'est savoir se mettre au service du texte, proposer des photos qui apporteront de la force à l'écrit. Une photo qui parle du même sujet mais qui donne aussi des informations supplémentaires. L'idéal est de trouver des photographies assez fortes, qui attirent immédiatement l'œil, puis qui dans un deuxième temps donne du sens. Vous verrez dans presque tous les commentaires d'image de notre livre, le lecteur fait des allers-retours entre le texte et l'image, c'est comme si on tirait sur un voile qui découvre progressivement la photo.

Dans mon quotidien, pour trouver la bonne image, je consulte les sites des agences photos. Chaque agence est spécialisée dans un domaine : l'actualité, l'économie, le sport, l'illustration... C'est par une bonne connaissance des fonds photographiques que je sais vers qui me tourner pour trouver les meilleures images. En cela, mon métier se rapproche de celui de documentaliste. Parfois quand un sujet s'y prête, je peux aussi demander à un photographe d'aller faire des photos. Dans ce cas là aussi, il me faut connaître un grand nombre de photographes pour trouver celui qui couvrira au mieux le sujet. Mais mon travail est aussi un travail d'équipe, entre moi, le journaliste et le directeur artistique. Ensemble, nous réfléchissons aux différents axes possibles, à la manière de le mettre en forme le texte et l'image, de trouver le bon équilibre entre le volume du texte et la place de l'image sur la page. Bien sûr, chaque journal a une ligne éditoriale différente, je ne peux pas proposer les mêmes photos aux Echos, à Arts Magazine ou au Monde des ados...

À *Phosphore* y a-t-il une ligne éditoriale visuelle ? Des choix éditoriaux en ce domaine ? Quel rôle a le rédacteur en chef sur ce point ? David GROISON peut-il donner des précisions sur ce sujet ?

David : Nous essayons dans *Phosphore* de ne pas nous cantonner à un seul registre visuel. Mais à chaque rubrique correspond une charte visuelle très précise. Ainsi, la couverture de *Phosphore* met à chaque fois en scène de vrais jeunes. Ni des people, ni des mannequins : l'idée étant de montrer que *Phosphore* s'adresse à des lycéens, qui ont entre 14 et 20 ans. Et comme à cet âge-là, la bande de potes est primordiale, que l'amitié est leur valeur numéro 1, ils ne sont jamais seuls... Sur nos couvertures, ils sont donc à plusieurs, pas connus, et pas « formaté » par une agence de mannequin : cela fait déjà trois critères qui nous distinguent dans un kiosque.

Si on feuilletait ensemble le magazine, on pourrait continuer l'exercice. Pour les sujets intimes, on privilégie des images oniriques, souvent artistiques... Pour un sujet sur « oser l'optimisme », on a ainsi trouvé des images de jeunes qui se reposent dans des fleurs des champs. Sur « les rêves », des images de jeunes filles qui flottent dans les airs. Il s'agit dans ces rubriques de lancer une réflexion, pas de montrer la réalité crue : l'image l'incarne. À l'inverse, pour nos sujets d'actualité, on produit nous-mêmes nos images, car nous privilégions toujours le récit, la rencontre, à l'analyse d'experts. Ainsi, nous avons des photos de la vie quotidienne d'un jeune SDF de 18 ans, prises par le photographe de presse Olivier Jobard à Paris, car nous racontons l'histoire de ce jeune particulier. Nous entendons sa voix, nous ne sommes pas dans un débat « que faire contre la pauvreté ? ». Le visuel, c'est du ressort du directeur artistique du journal. Mais c'est bien avec le rédac chef que se dessine une ligne visuelle, car elle doit être en phase avec ce que le journal veut dire. Avec son propos et sa façon de le faire passer.

Selon vous les jeunes ont-ils une culture de l'image. Comment peuvent-ils l'acquérir ? L'école (entre autres avec l'éducation aux médias) remplit-elle son rôle ?

David : Je suis toujours ébahi, car oui, il me semble que les jeunes ont une vraie culture de l'image. Je vais souvent dans des classes de lycée présenter des projets de couverture, je feuillette le journal avec des stagiaires de troisième... Et ils font à chaque fois des remarques très censées. Une jeune fille au premier plan occupe les trois quarts de la couverture, ils vont lancer : « c'est étouffant. On se croirait en soirée, quand un mec bourré vient de parler trop près ». Si le titre passe au dessus des têtes, ils réagissent au quart de tour : « ça les enferme, on dirait qu'ils ont des trucs de tous les côtés qui foncent sur eux ». Si on donne aux jeunes la possibilité de se poser, ils sont capables de faire des analogies, d'exprimer leurs émotions face à une image. Mais ils n'ont pas toujours les bons mots, le vocabulaire adéquat : les enseignants documentalistes, les intervenants extérieurs lors de la semaine de la presse à l'école, les enseignants qui veulent bien s'emparer de l'éducation aux médias, ont alors un rôle très important à jouer.

Pierangélique : De plus, les jeunes n'ont pas toujours l'occasion de s'arrêter, de réfléchir à ce qu'ils viennent de voir. C'est alors à eux et à leurs parents, de s'emparer de la question. Cela pourrait être un sujet de conversation à table (qui changerait en plus des sempiternelles discussions autour des notes et de l'orientation...) Face aux flux d'images, il serait bien que chaque famille prenne un temps pour en parler, en discuter. Comme chacun de nous le fait naturellement après avoir entendu une annonce ou lu une phrase d'untel ou untel. On débat des mots, on peut en faire tout autant des images !

Interview réalisée par Bruno RIGOTARD